

VENDREDI 3 JUIN

Marcelo Silva avait atterri à Lisbonne avec un retard de six heures causé par une prétendue menace terroriste à Berlin. Un canular d'adolescents pour paralyser l'aéroport, en fin de compte. Au moment de son départ, sa tante Anne, le visage ridé pareil à une toile d'araignée, un fume-cigarette fiché entre ses lèvres bleuâtres, l'avait pourtant averti. De nos jours, voyager en train était plus prudent.

Le taxi s'arrêta devant l'entrée du vieil immeuble résidentiel qui faisait face à l'hôtel Príncipe Real. Marcelo entra dans le hall à haut plafond, pavé de mosaïque blanche et imprégné de l'odeur caractéristique de l'humidité végétale du Jardin botanique qui jouxtait l'arrière du bâtiment. Il entra dans l'appartement sans prendre le temps d'y jeter un œil, se contentant de poser sa petite valise et d'ouvrir les volets en bois des fenêtres. Marcelo ressortit aussitôt, impatient de se vider la tête en marchant dans la ville après être resté assis toutes ces heures. Il monta la rue et les escaliers de Mãe d'Água. Arrivé au sommet, il salua deux employés qui fumaient à la porte d'un restaurant puis, juste après, sur la place Príncipe Real, ce fut au tour d'un de ses voisins, un vieux réalisateur aux cheveux courts, toujours assis à la terrasse du café. Marcelo prit ensuite la rue plus pentue

en direction du Tage. Un peu plus loin, il entamerait une nouvelle montée dans la direction opposée, errant sans but, sans penser à rien. Pendant un bref instant, il prit conscience du contraste entre Berlin et Lisbonne. D'un côté, un vaste espace impérial au centre de l'Europe où dominant le gris et l'opulence, de l'autre, un monde de minuscules quartiers colorés et entrelacés bordant un bras de l'Atlantique. À Lisbonne, tout le monde pouvait se toucher ou presque, on se croisait partout, épaule contre épaule. Au loin, de l'autre côté de la rue, en plein soleil, Marcelo crut voir, entre les voitures et les bus, une silhouette connue, avec une casquette et des lunettes noires, avancer à vive allure. La lumière l'aveuglait. Il protégea ses yeux. À cette heure de la journée et dans une telle tenue, ce n'était pas possible. Il éloigna cette pensée de sa mémoire et poursuivit son chemin.

Marcelo repensa à sa décision. Avoir renoncé à la liberté du journaliste indépendant pour intégrer le pesant appareil d'État le mettait mal à l'aise. *Je vais être le superflic*. Un sourire sarcastique s'afficha sur son visage.

Il avait décidé de se promener dans les rues de la ville avant de passer sur son futur lieu de travail pour y déposer un document manquant. Marcelo débutait lundi, mais il manquait encore un papier. Il manquait toujours quelque chose quand il fallait remettre un dossier à l'État, un papier pour dire qu'il n'était pas un criminel, un document prouvant qu'il n'avait pas de dettes, une attestation de bonne conduite, des certificats, des copies, des déclarations... La bureaucratie nous pompe notre énergie avant même d'avoir commencé à travailler.

Marcelo s'engagea dans une rue étroite et leva les yeux vers le ciel bleu entre les maisons. Le linge séchait au vent sur les balcons. Il craignait que ne lui tombent

dessus des bouts de façades, des pots de fleurs ou encore des monceaux de débris de petits balcons rouillés qui semblaient sur le point de se détacher. Il y a quelques années, les guides touristiques parlaient encore du charme décadent de Lisbonne. Avec l'aggravation de la crise, les journalistes de voyage ont commencé à parler de son « charme morbide ». Désormais, Lisbonne grouillait de touristes en quête d'exotisme, de vin bon marché, de ciel bleu, de plages paradisiaques et de soleil, tandis que l'intérieur du pays se transformait en désert. Lisbonne était la nouvelle métropole des gens momentanément fatigués de la civilisation, un mélange d'Istanbul et de Marrakech, à côté de chez soi, à trois heures de vol de Paris, Londres ou Berlin. Une destination sûre et tranquille quelques années encore ou pour longtemps ? Personne n'en savait rien.

Partout dans la ville, sous d'innombrables auvents noirs désormais à la mode, on voyait ouvrir de nouveaux restaurants de luxe, des bars à huîtres, des bistrotts qui servaient uniquement des conserves, des bars à tapas et des fast-foods. Jeunes célibataires, retraités, indépendants ou couples prospères du monde entier recherchaient une maison à Lisbonne. Parmi les milliers de bâtiments décrépis, abandonnés et murés de la capitale, beaucoup étaient en cours de restauration et mis sur le marché à des prix exorbitants que presque aucun Portugais ne pouvait payer. Dans les parcs, par le passé, on voyait des vieux jouer aux cartes, à présent le tableau était tout autre : des vacanciers prenaient des bains de soleil en maillot de bain sur la pelouse et de jeunes étrangers s'y retrouvaient pour pique-niquer. Des touristes marchaient pieds nus, chaussures à la main, sur les trottoirs de la capitale, comme si le pays goûtait déjà le sort qui l'attendait :

devenir une grande plage au bord de l'Océan, un véritable parc d'attractions.

Marcelo emprunta une ruelle si étroite que les gens aux fenêtres auraient presque pu se tenir la main si l'envie leur en prenait. Le bruit du moteur d'un véhicule en pleine accélération le fit bondir sur le côté et s'appuyer contre la porte d'une maison, le long d'un trottoir minuscule. Une voiture de sport conduite par un jeune homme blond aux cheveux ébouriffés déboula dans sa direction à vive allure depuis la place au fond de la rue et passa si près de lui qu'il sentit l'air sur son visage.

— Espèce de fou ! cria-t-il.

Adossé au mur, il était parvenu à voir à travers la vitre le visage du conducteur et un bouquet de roses.

De la petite porte verte d'une étroite maison de trois étages sortit une dame en tablier, les cheveux relevés. Elle lui demanda s'il allait bien, s'il ne voulait pas un verre d'eau. Il tira et lissa les pans de sa vieille veste de lin bleu délavé, déclina aimablement l'invitation et s'inclina légèrement pour la remercier avant de poursuivre son chemin.

Marcelo arriva sur une place où s'achevait le quartier délabré et où prenait naissance une zone moderne aux immeubles de verre et d'acier, de marbre et de pierre, abritant de nouveaux bureaux. Les porches et les colonnes de ces édifices ceignaient la place rectangulaire. Seul un vieux palais en ruine depuis des décennies avait survécu. Des briques rouges bouchaient ses fenêtres, et toutes les portes et renforcements étaient murés afin d'éviter qu'il ne serve de logement aux sans-abris qui vagabondaient dans la ville.

Il se dirigea vers la plus haute tour de verre miroir, le nouveau siège de plusieurs autorités policières et d'organismes publics de supervision financière. Les

choses sérieuses commenceraient dans trois jours. Marcelo porta sa main à sa poitrine pour s'assurer de la présence dans la poche intérieure de sa veste des papiers qu'il devait remettre au service compétent.

Ils étaient toujours là, bien pliés. Les deux policiers en faction devant le bâtiment, mitrailleuses accrochées à hauteur de taille, regardèrent avec suspicion dans sa direction.

Agacé, Marcelo fronça les sourcils sous une mèche rebelle. Les journaux faisaient souvent état des interventions d'agents de la répression des fraudes qui surgissaient, armés, dans des cafés, des restaurants, des boutiques ou au siège de modestes entreprises, ici pour une broutille, là pour des amendes impayées, ailleurs pour des terrasses non autorisées, des heures d'ouverture non respectées ou des prix mal affichés. Ils voyaient tout et facturaient tout. Pour leur part, les autorités de supervision qui contrôlaient les banques, les sociétés cotées en bourse et la criminalité en col blanc, les policiers des banques et de la bourse, avaient la réputation d'être plus bienveillants, voire aveugles. Pour leur plus grand profit parfois. Désormais, tout ce beau monde était réuni dans un même quartier général appelé l'« Institut », exhibant tant de miroirs en façade que personne ne savait ce qu'il s'y passait. Marcelo hésita avant de pénétrer dans son futur lieu de travail.

Il décida de s'arrêter au petit kiosque situé sur le trottoir d'en face. La plupart des kiosques du centre-ville étaient devenus des boutiques de souvenirs ou des lieux de vente de boissons avec terrasse, comme s'il s'agissait de cafés. Celui-ci faisait figure d'exception, il vendait encore des journaux. Les rares titres de la presse portugaise étaient méticuleusement disposés sur une

cloison latérale, accrochés les uns aux autres par des pinces noires. *À l'ancienne*, pensa Marcelo. Au cours des vingt dernières années, il avait été journaliste, et voilà ce qu'il restait. Chaque journal qui avait cessé de paraître représentait une époque disparue de la vie de Marcelo. Derrière chaque titre qu'il manquait sur la devanture, il voyait les visages de collègues, les visages d'amis ou d'amantes. Des visages écrasés par le chômage, partis vivre ailleurs, des visages qui avaient sombré dans l'alcoolisme ou d'autres abîmes, ou qui avaient tout simplement disparu.

Il sentit qu'il avait pris la bonne décision. Même agonisante, la presse au Portugal demeurait un business contrôlé par des banquiers, des hommes d'affaires des secteurs les plus divers, des figures publiques au casier judiciaire rempli, des investisseurs au capital d'origine criminelle ou bien encore des hommes de paille d'intérêts obscurs.

Marcelo savait très bien que Lisbonne n'était pas Berlin, avec des dizaines de journaux que les gens lisaient partout, dans le métro, aux tables des cafés, aux arrêts de bus, et dont les manchettes faisaient tomber ministres et dirigeants en quelques jours. Rien de tout cela dans la capitale portugaise. Quand la presse révélait un scandale, la télévision finissait par détourner l'attention grâce aux innombrables émissions de divertissement et aux *tele-novelas*. Mais il ne voulait pas vivre à Berlin, il voulait vivre à Lisbonne. Si son intention était de contribuer au changement d'un régime corrompu dans le pays où il avait choisi de résider, Marcelo devait admettre qu'il était préférable de le faire du côté du pouvoir et de l'autorité. Pas du côté de la plume rouillée, mais du côté du glaive à la lame tranchante.

— Tout va bien, chef? demanda le propriétaire du kiosque, casquette enfoncée sur la tête et chemise ouverte jusqu'au milieu de la poitrine.

Marcelo prit deux journaux, les plus vendus, l'*Expresso* et le *Correio da Manhã*. Il ajouta les trois magazines qu'il avait déjà sous le bras.

— Vous êtes le premier client sérieux que j'ai aujourd'hui, proclama le kiosquier avec un sourire aussi large que sa moustache.

— Vos voisins de la super police en face doivent aussi s'informer non? répondit Marcelo.

— Oh, ça, c'est des gens comme ceux à l'époque de la dictature, d'abord ils frappent et ensuite seulement ils veulent savoir ce qui se passe.

— Attention à ce que vous dites, ne me faites pas peur! Lundi, je commence à travailler avec eux, réagit Marcelo, feignant d'être surpris.

L'homme parut d'abord inquiet, les pointes de sa moustache bougèrent. Puis il prit un air provocateur avant de faire part de sa stupéfaction.

— Ah, mais je vous reconnais maintenant! Vous êtes Marcelo Silva, le journaliste qu'on voulait faire taire et arrêter dans l'affaire de la Fondation, c'est ça non? J'avais déjà entendu ici une discussion entre deux experts en criminalité qui disaient que vous veniez commander une unité spéciale de répression. Alors, c'est vrai, vous allez les rejoindre?

— Non, je ne rejoindrai personne. Nous ne faisons pas les mêmes choses. Eux s'attaquent aux petits, moi je vais m'attaquer aux grands.

Le kiosquier, plus ou moins convaincu, sourit, la pointe droite de la moustache relevée.

— Si quelqu'un peut réussir, c'est bien vous, monsieur Marcelo, mais prudence parce que ceux d'en face ne jouent pas, dit-il en pointant l'Institut.

— Si j'ai besoin d'aide, je ferai appel à vous. Et vous pouvez m'appeler Marcelo.

— Vous pouvez compter sur Maître Felizardo¹ et son sourire ! Avec moi, ils ne rigoleront pas.

Il fit disparaître une main derrière le comptoir, regarda autour de lui afin de s'assurer que personne ne l'observait et se mit à agiter en l'air un pistolet rouillé, grand comme un fer à repasser.

Marcelo fit un pas en arrière.

— Il vaut mieux que personne ne le sache, sinon ils sont capables de lancer un missile et votre kiosque finira dans les airs.

Marcelo paya avec un billet de cinquante euros et se dirigea vers l'entrée du bâtiment. Le kiosquier le suivit du regard et se retourna lorsqu'il entendit la voix d'un jeune homme musclé, en short et lunettes de soleil, qui s'était arrêté derrière le kiosque. « Attention, Central, T4 pénètre dans le siège. »

Une heure avant l'entrée de Marcelo, José Manuel Paiva Melo, le président de ce que l'on appelle communément « le gendarme de la bourse », l'une des autorités indépendantes hébergées à l'Institut, criait dans son bureau situé au sommet de la tour.

— Je n'ai jamais rien vu de tel pendant ma présidence ! Vous avez une idée de qui vous parlez ? répétait,

1 *Felizardo* signifie « chanceux » en portugais. Toutes les notes sont du traducteur.

furieux, l'homme chauve à la barbe soigneusement taillée qui portait un large foulard en soie à motifs de cornes d'abondance autour de son cou épais.

José Manuel Paiva Melo se pencha en avant et cessa de parler. À travers la baie vitrée qui occupait tout l'arrière de son bureau, on pouvait voir, au loin, un porte-conteneurs traversant la grande étendue d'eau bleue de l'estuaire du Tage. Il se redressa lentement dans son fauteuil pivotant en cuir alu, desserra le foulard sur son triple menton et remonta ses lunettes en écaille comme pour les coller sur son visage. Le président de l'AMF, l'Autorité des marchés financiers, prolongea quelques instants encore cette interruption théâtrale. Il porta sa main droite à hauteur de ses lunettes et plia les doigts, afin d'observer de près ses ongles qui avaient été protégés par une fine couche de vernis translucide. Il fronça les sourcils derrière la monture en écaille de tortue, ses joues se remplirent d'air, les lèvres demeurant fermées. Il se pencha à nouveau vers l'avant puis, d'un souffle, il expulsa un « Pff » sophistiqué, à la manière des Français quand ils s'indignent.

— Avez-vous la moindre idée de qui vous parlez ? C'est juste pour faire le malin ou vous voulez vraiment ruiner votre carrière ? António Carmona est l'un des noms les plus réputés de la haute finance ! Le Banco de Valor Global figure dans le classement des sociétés financières les plus prestigieuses d'Europe. Carmona est l'un des plus grands propriétaires terriens du Portugal. En outre, c'est mon ami personnel !

Paiva Melo était le genre de personne qui employait des expressions comme « mon ami personnel » ou « il est décédé » au lieu de « il est mort ».

Il attrapa avec dédain la chemise cartonnée de couleur marron où figurait le logo de l'AMF et l'agita en l'air.

— Nous sommes l'autorité de surveillance du marché des valeurs mobilières, nous ne sommes pas des cow-boys, comme nos nouveaux voisins de la répression des fraudes dans les étages au-dessous. Et voilà que vous apparaissez, après seulement six mois de présence, avec cette parodie de travail envoyée par voie interne ! Une demi-douzaine de pages, de rumeurs et de formules bâclées pour conclure qu'il existe « des éléments qui corroborent l'existence de graves irrégularités dans le Banco de Valor Global (BVG) » ? Vous pensez que nous sommes une bande d'idiots ici, c'est ça ?

Paiva Melo balança le rapport sur la table. Il vola jusqu'à finir sa course en équilibre précaire à l'extrémité la plus proche du jeune auditeur, chemise bleu clair auréolée de taches de sueur aux aisselles et cravate de travers.

Avant de monter au sixième étage, celui de la présidence, et bien que ce fût *casual Friday*, il avait mis sa cravate rouge, réservée aux situations d'urgence. Elle était rangée dans un tiroir de l'armoire de son minuscule bureau situé près des locaux techniques du sous-sol. Il passa rapidement sa main dans ses cheveux blonds habilement ébouriffés, sans montrer la moindre intention de ramasser la chemise cartonnée. Étrangement, le jeune auditeur prit conscience de ses oreilles ou, pour être plus précis, de ses lobes d'oreille. Les écarteurs en or insérés dans les trous des lobes avaient augmenté la taille des oreilles. Il n'était pas tatoué et n'avait jamais porté de boucles d'oreilles. Il avait ressenti l'appel atavique des oreilles pendantes. Des oreilles au vent, comme des ailes. Il s'imaginait voler tel un oiseau. Mais à cet instant précis, il était debout, immobile. Un véritable soldat de plomb qui se découpait sur le bleu horizon de l'estuaire

du Tage, s'étendant à perte de vue au-delà de la baie panoramique du bureau du président du gendarme de la bourse.

— Ne faites pas cette tête d'ange, vous savez bien que je suis un ami de votre père, mais cela ne vous donne pas le droit de venir ici faire feu de tout bois ! Je sais que votre père s'inquiète aussi pour vous. Vous avez un poste à responsabilité ici, bon sang ! Soyez un grand garçon. Reprenez ce simulacre de rapport avec vous et pensez à la vie, pensez à votre avenir ! Quand j'avais votre âge... continua-t-il tout en inspectant de près une nouvelle fois ses ongles vernis.

Le jeune homme baissa la tête, ses grosses joues rougies, et cessa de prêter attention à ce que disait Paiva Melo. Un chien aux oreilles pendantes, tombé en disgrâce, plus anxieux qu'abattu. Dans trois heures, quatre au plus en fonction du trafic routier, il serait en Algarve, dans l'appartement de sa petite amie. Après un repas aux chandelles, ils feraient l'amour « passionnément », comme elle disait.

Ensuite, je disparaiss aussitôt, pensa-t-il. Il lui dirait qu'il devait être à Quinta do Lago, dans la maison de vacances de ses parents, avant minuit, car il avait oublié la télécommande du portail ou un truc du genre. Une excuse brillante, suffisamment crédible en tout cas pour qu'elle le croie. Le jeune auditeur avait passé toute la semaine à travailler sur des tableaux avec sa nouvelle méthode de paris sur les actions fractionnées, et désormais il était persuadé que sa tactique serait imbattable. Pour cela, il suffisait de rester calme. Selon ses calculs, il comblerait ses dettes des trois derniers week-ends avant lundi. Avec cette nouvelle méthode, la chance ne serait plus qu'un facteur marginal, même s'il pressentait que, là aussi, les

choses étaient sur le point de changer. Si tout se passait selon sa stratégie, le bénéfice à la sortie du casino serait d'environ trente mille euros, avec une marge d'erreur de 15% et une probabilité de perte totale inférieure à 3%. Mais... Si Marion décidait de quitter l'appartement, s'il lui prenait l'envie d'entrer au casino, situé juste à côté de l'immeuble, et si elle tombait nez à nez avec lui ? La probabilité que tous ces « si » se réalisent lui paraissait peu plausible. *Aucune chance*, se dit-il. Il suffisait qu'il fasse bien ce qu'il avait à faire. Elle serait épuisée en sortant de la bijouterie du centre commercial où elle travaillait jusqu'à neuf heures du soir. Et Marion serait encore plus fatiguée s'il la laissait rester sur lui assez longtemps sur le canapé du salon. Durant quelques secondes, il se délecta de cette image. Allongé, il tenait Marion par la taille tandis que la voix du président pérorait en arrière-plan. *Ce Carmona et son BVG ne me gâcheront pas le week-end*, pensa-t-il. Il se trompait.

Il avait déjà perdu trop de temps avec les rapports et les tableurs contenant les archives des opérations de cette banque et de ses ramifications offshore. Ce n'était plus son problème. La vie ne se résumait pas à déambuler en costume-cravate dans un institut dirigé par des crétins à qui il tentait d'expliquer des choses simples qu'ils ne voulaient apparemment pas comprendre. Il se sentait euphorique et excité, sans trop savoir si c'était la perspective du jeu ou le plaisir du sexe qui le mettait dans cet état. Il était convaincu de ne pas être un joueur irréfléchi. Les joueurs aguerris souffraient d'une baisse de libido, avait-il lu quelque part. Pas lui.

À peine une heure plus tard, le jeune auditeur du gendarme de la bourse accélérât sur l'avenue Marquês da Fronteira en prenant à vive allure la voie en direction

du Pont 25 de Abril. Les remontrances du président et les anomalies détectées dans la banque du fameux Carmona n'étaient plus qu'un mauvais souvenir. Il avait perdu près d'une demi-heure pour acheter un bouquet de roses à Marion. Son retard serait compensé sur le canapé dès son arrivée. Elle lui pardonnerait d'autant plus sa dérobade juste après le dîner.

Deux détenus de la prison de Lisbonne, qu'abritait un bâtiment historique rappelant une version Playmobil d'un château médiéval, observaient à travers les barreaux de leur cellule le défilé des voitures partant en week-end. Cette vue sur la rue en faisait des privilégiés. Paulo M. fixa quelques instants une Mercedes version sport.

— Ça, c'est de la bombe! commenta à ses côtés son compagnon de cellule, un vieux au visage déformé, comme celui qui a souffert d'une thrombose.

Paulo M. l'aimait bien. Cela faisait huit ans qu'il était derrière les barreaux. La présence du vieux ne provoquait chez lui ni dégoût ni colère, au contraire. Ils pouvaient être épaule contre épaule sans pour autant sentir une proximité physique. Il éprouvait plus que de l'empathie. Paulo M. appréciait surtout la rare sensation de ne pas être dérangé par la présence de l'autre. Rares sont les personnes qui savent partager une maison sans devenir gênantes, encore plus rares, celles qui se déplacent sans occuper d'espace. Le vieux était de ceux-là, on ne sentait pas sa présence. Sans doute avait-il été un temps pick-pocket pour passer inaperçu de la sorte.

La seule fois où le vieux attira vraiment l'attention sur lui, ce fut à l'occasion de l'assassinat de sa femme et de ses deux enfants à coups de cisailles. Et encore...

Il se rendit de lui-même à la gendarmerie après avoir passé toute l'après-midi assis dans un coin de la terrasse du café qu'il fréquentait habituellement, les cisailles ensanglantées sur la table. « La gendarmerie est venue voir si elle le trouvait, mais je n'avais même pas remarqué qu'il était assis là. Et les gendarmes non plus ! C'était comme s'il était invisible », raconta plus tard le propriétaire du café aux clients.

Le crime aurait pu être parfait s'il n'était pas allé au poste pour expliquer avec insistance au planton qu'il était non seulement marié à la victime, mais qu'il était aussi son meurtrier.

— Il y a de plus en plus de grosses bagnoles, que des modèles haut de gamme pour des gens qui mènent grand train aux dépens des crève-la-faim, s'agaça le vieux avec la sagesse de ceux qui observent le monde depuis longtemps. Et c'est nous les bandits, hein ? Regarde, Paulo, y a pratiquement que des voitures allemandes. C'est pour ça que le pays est dans cet état, tout le monde rembourse un crédit à l'Allemagne. Avant, si tu voulais une voiture normale pour ne pas te faire remarquer pendant que tu faisais tes affaires, tu prenais une Fiat Punto. Aujourd'hui, si tu veux rester discret, vaut mieux rouler dans une Mercedes décapotable.

— T'en as de bonnes, toi ! s'esclaffa Paulo M. Écoute bien, mon vieux : les voitures que tu vois sont vieillissantes, il y a de moins en moins de bagnoles neuves, bientôt tout ça finira à la casse. Le temps des vaches grasses, c'était quand tu es arrivé ici, mais maintenant c'est fini, c'est la pénurie, le retour des vaches maigres. Les seuls qui s'en tirent, c'est ceux qui nettoient les chambres des touristes. C'est pour ça que nous, on est vraiment bien ici.

Paulo M. éclata à nouveau de rire. Il était de bonne humeur, il donna au vieux une tape dans le dos qui le fit tressaillir. En deux ans dans la même cellule, c'était la première fois qu'ils se touchaient. Paulo M. secoua la tête, amusé.

— Quand je sortirai d'ici, tu vas me manquer, mon vieux.